

Mozart et Beethoven réunis pour notre plaisir au Palais des Arts de Budapest

Par Pierre Walin le 10/07/2017 - 07:21



Mozart, Beethoven! Avec Bach, deux des trois plus

grands noms de toute l'Histoire de la musique. Et pourtant.... On sait que les deux hommes se rencontrèrent à Vienne au printemps de 1787. Beethoven, encore âgé de seize ans, rendant visite à son aîné de quinze ans, alors au faîte de sa gloire. Contrairement à ce qui est probablement une légende, selon laquelle Mozart aurait déclaré „Faites attention à celui-là, car il fera parler de lui dans le monde”, la rencontre semble être plutôt tombée à plat. Mozart n'ayant vraisemblablement porté qu'une attention distraite au jeu du jeune Beethoven. Mais n'oublions pas que Beethoven, pianiste et improvisateur hors du commun, n'avait encore rien composé (1). Quant à Mozart, nombreux étaient ces petits génies que l'on n'avait cessé de lui présenter, ce qui finissait par le lasser, voire avait le don de l'agacer. Gardant mauvais souvenir des exhibitions auxquelles son père l'avait contraint dès son plus jeune âge, Mozart avait les enfants prodiges en horreur. Donc, rien... Mozart ne cherchant pas à revoir le jeune Ludwig qui, pourtant, avait merveilleusement improvisé devant lui au piano.

Lorsque Beethoven allait par la suite s'établir définitivement à Vienne (1792), Mozart était mort depuis un an déjà. Si donc, Mozart n'aura pas eu le loisir d'apprécier l'art de Beethoven, ce dernier, par contre, lui voua une profonde admiration. Les associer dans un même concert était donc la plus naturelle des choses et n'a d'ailleurs rien d'original. Rien d'original, peut-être, mais tout pour séduire. Surtout avec le programme qui nous était offert en cette soirée au Palais des Arts de Budapest par l'ensemble Concerto Budapest dirigé par son fondateur András Keller. Rien moins que la *Neuvième*, précédée du 23ème concerto en le majeur du maître de Salzbourg. Un concert donné à la mémoire du pianiste et chef hongrois Zoltán Kocsis

qui nous a quittés en novembre dernier.

Dans le concerto, la partie de soliste était confiée à Tamás Érdi, pianiste aveugle de 37 ans. Encouragé à ses débuts par Zoltán Kocsis, Tamás Érdi est aujourd'hui bien connu du public hongrois. Avec ses adeptes, pour ne pas dire ses fans, mais aussi ses détracteurs. Ces derniers déplorant une médiatisation un peu trop forcée. Dans le camp „opposé”, des voix comme celle de Zoltán Kocsis (malgré tout une référence en la matière...) qui ne tarissait pas d'éloges sur son jeu. Louant entre autres „*l'extrême sensibilité de son toucher, naturelle chez lui, qui ne l'est pas, chez nous autres, voyants*”. Qui a raison? Le mieux était donc d'en juger par soi-même.

Composé en 1786, ce 23ème concerto est connu pour son émouvant *adagio* qui n'est pas sans rappeler le fameux *andante* du 21ème. Un *adagio* tout en sensibilité, imprégné de tendresse, comme une confidence. Mais qui peut offrir aux pianistes un piège dangereux: celui d'être joué de façon lascive, pour ne pas dire larmoyante, pour en souligner le pathos. Or, confidence ne veut pas dire épanchement. Surtout chez Mozart qui, malgré les apparences et la réputation que certains lui ont collée (le film *Amadeus!*) recelait en lui une profonde pudeur et avait horreur de ces états d'âme que l'on connaîtra par la suite chez certains romantiques (2). Ici, le jeu de Tamás Érdi me parut parfaitement répondre à ces attentes. Par un toucher effectivement tout en finesse, le pianiste nous offrit un jeu simple, sans chercher à souligner tel ou tel effet. Et avec cela, un jeu parfaitement clair. D'aucun y verront pour leur part une certaine fadeur, un manque de nerf. Pour ma part, j'y vois au contraire la parfaite conception que je me fais de la musique de Mozart: simple, sans excès de recherche, limpide, comme coulant de source. Et peut-être d'autant plus émouvante par sa sincérité (pensant ici à l'*adagio* central). Un piano par ailleurs parfaitement intégré - et non „confronté” - à l'orchestre. Une formation relativement limitée (ni cuivres, ni percussion) qui m'a semblé, comme pour la partie de piano, bien convenir, jouée toute en légèreté.



Tout autre fut la seconde partie du concert avec ce

monument qu'est la *Neuvième* de Beethoven. On sait que sa création en 1824 fut un triomphe. L'histoire est bien connue: placé dos à la salle, Beethoven, alors presque totalement sourd, n'entendit pas les salves du public. La chanteuse Karoline Unger le prit alors par le bras pour le retourner face au public dont il put alors „voir” les applaudissements. Un succès tel qu'au beau milieu du *scherzo*, l'orchestre dut même un instant s'arrêter de jouer, interrompu par les acclamations. Et pourtant, une œuvre combien innovante pour l'époque! (Réaction d'ailleurs surprenante quand on sait le goût plutôt conservateur du public viennois à l'époque... et aujourd'hui encore...) Devenue par la suite un grand classique de nos concerts.

Une œuvre ici bien jouée, je dirais correctement, sur des tempos bien choisis, avec clarté. Malgré tout peut-être un peu surdimensionnée pour une telle formation. Mes réserves: le premier mouvement rendu sur une sonorité un peu trop métallique et un chœur par moments criard, du moins à mes oreilles. Qu'on me pardonne! Mais pour le reste, rien à redire, bien au contraire. La palme revenant au quatuor des solistes, impeccable et pourtant, pour une partition combien difficile (3).

Une belle soirée qui ne restera peut-être pas dans les annales; malgré tout bien agréable. Et puis, une occasion de plus de réentendre deux œuvres favorites du répertoire, notamment cette *Neuvième symphonie* dont on ne sort jamais totalement indemnes; marqués par une grande émotion.

Mozart, Beethoven: deux géants de la musique qui ne se seront donc pas côtoyés, quel dommage ! Je me prends par moments à imaginer ce qu'eût donné un Mozart vivant dix ans de plus ! Mais ne donnons pas dans la rêverie et revenons sur terre! Tout est finalement bien ainsi. (4)

Pierre Waline

(1): ce n'est que trois ans et demi plus tard (octobre 1790) que Beethoven allait nous servir sa première composition significative, la „Cantate sur la mort de Joseph II”. Alors qu'au moment de leur rencontre, Mozart avait donné l'année précédente ses Noces de Figaro et était sur la composition de Don Juan.

(2): à lire à ce sujet, l'excellent fascicule de Gil Delannoi „Mozart ou le génie de la discrétion” (Berg international, 2013)

(3): Tünde Szaboki, soprano, Atala Schöck, alto, Zoltán Megyesi, ténor, Marcell Bakonyi, basse.

(4): autre "loupé", une rencontre Beethoven-Schubert qui n'eut jamais lieu, bien que vivant à la même époque, à proximité immédiate l'un de l'autre.

- 2 vues

Catégorie

Agenda Culturel